

Séance 8 - Les entités mentales : entre nous et le monde ?

Suite au début de notre enquête sur les universaux pour répondre à 2N, nous entrons à proprement parler dans une nouvelle sorte d'approche, dans une nouvelle sorte de question : nous nous interrogeons sur ce qui est entre nous et le monde, sur ce qui fait que le monde peut correspondre à ce qu'on en pense. Ce sont des problèmes à propos de *l'objectivité* : peut-on avoir un regard objectif sur le monde, c'est-à-dire conforme au monde, non déformé par notre point de vue subjectif, et le plus complet possible ?

III. Problèmes d'objectivité

1 Les universaux : constitutifs de l'objectivité

Les **universaux** se présentent comme **ce qui peut constituer cette objectivité** : ils seraient ce qui permet de penser la généralité et la singularité des objets du monde, ce qui permet :

1. de penser leur *identité* (identité vis-à-vis des autres : deux pommes sont identiques en ce qu'elles participent de mêmes universaux : celui de fruit, celui d'objet rond, celui de comestible, etc. // identité vis-à-vis de soi : un objet est défini comme unique, identique à lui-même car en tant que particulier pur, il ne participe d'aucun universel, et ne peut donc être dit identique à rien d'autre qu'à lui-même),
2. de préciser l'idée d'une *essence* des objets : nous pouvons dire que l'essence d'un objet est déterminée par l'ensemble des universaux auxquels il participe de manière constitutive (auxquels il ne pourrait pas ne pas participer).

Mais encore faudrait-il, avant de pouvoir soutenir qu'ils remplissent bel et bien de telles fonctions, que nous sachions mieux ce que sont ces universaux : de quelle nature peuvent être des entités qui sont entre nous et le monde ?

La réponse la plus intuitive serait de dire que ce sont des entités **mentales**, car quoi d'autre que la pensée entre nous et le monde ? Or cela pose problème.

2 Universaux : entités mentales ?

2.1 Le problème : la tentation du subjectivisme

Si l'on considère que les universaux sont des entités mentales, alors nous réduisons leur existence à quelque chose de dépendant de nous, sujets. Or, c'est précisément ce que l'on cherche à éviter avec cette notion : nous cherchons à trouver une pierre de touche pour notre pensée objective du monde, et non une notion qui serait, en dernière instance, subjective, voire psychologique. C'est ce qui arrive si on fait des universaux des *idées* – des idées abstraites générales.

C'est pour cela que Russell, entre autres réalistes, prend soin au ch. IX de récuser l'idée que les universaux sont des entités mentales.

Pourtant, il est tentant de considérer les “universaux” comme des entités mentales, proches de ce que l’on pourrait appeler des idées générales abstraites. En effet, si l’on se place d’un point de vue empiriste et que l’on essaie d’expliquer comment on acquiert les universaux, nous remarquons que ces universaux sont en fait des idées, que nous appliquons à plusieurs objets d’un même genre (elles sont donc générales), que nous formons en procédant par *abstraction* : c’est-à-dire en isolant et réunissant abstraitement certains traits qui nous sont donnés dans l’expérience.

Mais si nous acceptons cette explication psychologique de notre connaissance des universaux, comment ne pas faire des universaux des entités qui dépendent de nous, puisqu’elles seraient alors formées *par nous* ? Et pourtant, quelle autre explication pourrait paraître raisonnable quant à la manière dont nous connaissons les universaux ?

Le dilemme est alors ou bien d’embrasser un empirisme raisonnable mais de se retrouver par là même prisonnier du subjectivisme (où les universaux sont réduits à des entités mentales), ou bien de quitter la démarche empiriste, et d’expliquer notre connaissance des universaux sans recours à l’expérience, ce qui risque fort de nous conduire vers des hypothèses très étonnantes du point de vue de l’intuition, voire tout simplement contraires à l’expérience commune (comme l’idée que les universaux existent dans un autre monde auquel nous avons accès d’une manière spéciale).

Russell essaie, nous l’avons vu, de conserver le meilleur de l’empirisme dans sa démarche philosophique (ne partir que de ce qui nous est donné dans l’expérience, souvenez-vous des premiers chapitres sur apparence et réalité), tout en essayant de sortir de ce subjectivisme qui le guette : par exemple, dans l’expérience perceptive, dans l’apparence, il introduit un élément objectif (les *sense-data*), qui n’appartient pas qu’au sujet. De la même manière, avec les universaux, il propose une analyse de leur type d’être qui se démarque du type d’être que leur attribuent habituellement les empiristes. Selon lui, les universaux ont un être parfois certes qualitatif (être rouge, être gentil), mais parfois relationnel (être ressemblant, être plus grand que) : et ce sont les universaux dont l’être est de cette nature qui nous assurent bien un contact objectif avec la réalité, ce sont eux la pierre de touche de notre rapport au monde. Voilà une forme de position réaliste, qui tente d’expliquer l’être des universaux en des termes non mentaux.

Note : la question de savoir ce qu’est une entité mentale est une question de philosophie de l’esprit, autrement dit, une question de métaphysique spéciale, qui suppose d’avoir une théorie sur ce qu’est l’âme, sur les rapports âme/corps.

2.2 La solution de Russell : les universaux ne sont pas des entités mentales mais relationnelles

En fait, Russell distingue, nous l’avons vu, deux sortes d’êtres pour les universaux correspondant à plusieurs manières dont ils sont représentés dans le langage : les universaux dont l’être est qualitatif, et ceux dont l’être est relationnel (représentés par des verbes). Toute son idée, pour prouver sa position, est de dire que les empiristes classiques (Berkeley et Hume) font reposer leur conception des idées générales abstraites sur une analyse des universaux réduits à des êtres qualitatifs.

C’est parce qu’ils ne voient pas que l’être des universaux peut également être relationnel que les empiristes font nécessairement dépendre les universaux de nous, des sujets qui les appréhendent. Ils ne veulent pas admettre que c’est une réalité extérieure, qui serait authentiquement générale (comme le fait qu’un objet possède une certaine qualité, qui elle, serait générale) qui est responsable de notre pensée de l’objet comme ayant tel caractère général (par exemple c’est la qualité de blancheur qui explique que nous pensions : “c’est un objet blanc”). Selon eux, nous n’avons pas d’authentique idée générale abstraite qui serait causée par des

universaux : ce que nous pensons être de telles idées, ce sont en fait des images particulières des choses, formées dans l'expérience, à partir desquelles on raisonne comme si elles n'étaient pas particulières (cf. ex de la blancheur p.120). Ce ne sont donc pas des universaux auxquels on pense.

L'argument de Russell contre les empiristes, qui veulent faire l'économie des universaux, est le suivant : même si on admet qu'on n'a pas besoin de supposer un universel qualitatif, comme la blancheur, pour expliquer qu'on pense aux choses blanches (on peut bien faire l'hypothèse empiristes que nous formons une image particulière de chose blanche et que nous raisonnons généralement sur elle), pour expliquer que nous raisonnons de manière générale, il faut admettre que nous faisons intervenir un autre type d'universel : ceux dont l'être est relationnel, et plus particulièrement, l'universel de ressemblance.

En effet, penser aux choses *généralement*, c'est penser aux choses en ce qu'elles ont de *ressemblant*, de commun. Nous devons donc rendre compte de ce caractère ressemblant, qui est un trait général que nous prêtons aux choses. Or, la ressemblance, contrairement à la qualité de blanc, nous ne pouvons pas faire l'hypothèse que nous y pensons en raisonnant à partir de l'expérience. **Nous n'acquérons pas cette idée de ressemblance par habitude, en remarquant les traits communs qui nous sont présentés dans l'expérience entre des objets ressemblants : nous devons supposer que nous avons déjà une idée de ce qu'est la ressemblance pour pouvoir reconnaître des objets comme étant ressemblants.** L'universel de ressemblance ne peut donc pas être constitué purement mentalement dans l'expérience, par habitude : il doit être un authentique universel, dont nous avons une saisie mentale, mais qui préexiste à notre habitude, notre expérience. Nous en avons une saisie mentale (i.e. nous y pensons), mais l'objet lui-même n'est *pas* mental.

Une fois qu'il a admis cela l'argument de Russell pour adopter une théorie plus globale des universaux - pour réhabiliter les universaux qualitatifs comme d'authentiques universaux – est : puisqu'on a admis un universel authentique, à quoi bon développer une théorie qui s'évertue à éviter de supposer des universaux ? Autant tout expliquer en termes d'authentiques universaux !

Mais alors, reste à expliquer comment nous connaissons ces universaux.

2.3 La connaissance des universaux selon Russell

Si nous ne connaissons pas cet universel dans l'expérience de la même manière que la blancheur, comment alors peut-on le connaître ? Pour le savoir, il faut préciser comment nous pouvons connaître les choses dans l'expérience, ce qui suppose un petit saut en arrière, vers le ch. 5.

2.3.1 Connaissance des choses : connaissance par description et connaissance par acquaintance

Russell dit que nous pouvons connaître soit des choses elles-mêmes (expérience directe ou indirecte des choses), soit des vérités (*savoir que* tel ou tel *jugement* est vrai). Il y a donc selon lui deux types de connaissance.

Quel genre de connaissance serait notre connaissance des universaux ? Clairement, la connaissance d'une *chose* et non d'une vérité, du point de vue réaliste de Russell (même si nous allons le voir plus loin, la connaissance des choses va la plupart du temps main dans la main avec des connaissances de vérités, sur les choses, ou encore pour pouvoir connaître ces choses). Alors, qu'est-ce que c'est que *connaître une chose*, plus précisément ?

Cela peut être soit connaître directement la chose (par *acquaintance* i.e. expérience directe), soit la connaître indirectement (par description). L'expérience directe consiste en le fait d'avoir

une chose là devant soi, directement donnée. Russell explique que les sense-data sont ainsi connus.

La connaissance des choses s'articule avec la connaissance des vérités : connaître une chose par expérience directe, c'est souvent – mais pas nécessairement – connaître des vérités à propos de cette chose, et connaître une chose par description suppose nécessairement que je m'appuie sur des vérités à propos de cette chose. Ce qui est important, c'est qu'aucune vérité ne joue de rôle dans la connaissance directe elle-même, même si la connaissance directe peut générer des vérités, tandis que les vérités jouent bel et bien un rôle dans la connaissance par description.

Or un universel comme l'universel de ressemblance, n'est pas saisi par le biais de vérités : il doit être connu par expérience directe. Russell insiste dès le chapitre V sur le fait que les universaux peuvent être connus par expérience directe, et explique à partir de cela ce qu'est un concept :

“Avoir conscience d'un universel s'appelle *concevoir*, et un universel que nous saisissons par l'esprit s'appelle un *concept*.” (p. 74)

Ainsi, il insiste sur le fait que l'expérience directe ne nous donne pas seulement accès à des entités mentales, données à notre esprit. Nous pouvons certes avoir une expérience directe des contenus de notre esprit, et donc des entités mentales, dans l'introspection, mais notre expérience directe ne se limite pas à l'introspection. Nous avons également une expérience directe des sense-data, de ce qui nous est donné dans la sensation, et des universaux, ie. des idées générales abstraites.

Alors, que pouvons-nous dire plus précisément, une fois ce cadre posé, de notre connaissance des universaux ? Nous reviendrons là-dessus la prochaine fois. Sur la question de la nature mentale des universaux, nous pouvons simplement voir que Russell semble articuler une position qui nous donne des raisons de penser, contre notre première intuition, que les universaux ne sont pas de nature mentale.

Questions de compréhension : Pour vous assurer d'avoir bien compris le cours, vous pouvez essayer de répondre à ces questions pour vous-mêmes : si vous n'arrivez pas à répondre *clairement*, c'est que vous n'avez pas bien compris.

1. Quel est le risque pour un réaliste de considérer les universaux comme des entités mentales ?
2. Pourquoi les universaux ne seraient pas des entités mentales selon Russell ? (à expliquer avec l'universel de ressemblance)
3. Quelle est la différence entre une idée et un concept d'après ce que nous avons dit ?

3 Dossiers, section 7 : Russell VS la critique empiriste des idées abstraites

Textes : Berkeley/Hume, Locke.

Questions :

1. Que sont les idées abstraites selon les empiristes/selon Hume ? Quel impact cela a-t-il pour les universaux ?
2. La critique que Russell fait de leur conception des idées abstraites dans le ch. IX est-elle valable ?
3. Selon vous, les universaux sont-ils des entités mentales ? Pourquoi ? Et quel est l'impact de cette thèse sur la portée de ce qu'on peut connaître ?